

« Lumière noire ! »

Elles adorent ces mots, les prononcer du lundi au samedi : ils sentent le luxe, la promesse de quelque chose de brillant. Sans avoir jamais réfléchi à leur vrai sens, à leur évidente contradiction, elles en ont toujours flairé la petite poésie qui parfume ces fins de semaine. Beaux comme un nuage de paillettes ou comme ces bijoux fantaisie qu'elles se collent aux poignets, aux oreilles, dans le nombril, plus profondément encore si elles le pouvaient... jusque dans le vagin pour en faire de petites cavernes d'Ali Baba... C'est leur moment préféré dans la soirée, quand tout devient obscur et violet, et que flashent les dents blanches, les chaussettes de tennis et les pellicules sur les épaules...

Là, elles attendent sur un siège haut, sourire au barman et bavardages, que la nuit avance et fonde peu à peu. Leur mascara bon marché laisse déjà des traces sur la paupière. L'ombre est rouge, trop rouge encore pour qu'elles osent danser, les deux filles Chatte « lumière » et Lydie « noire ».

Elles rêvent de voyages vers des pays d'Orient qu'elles ne sauraient même pas situer sur une carte. Pour les hommes, c'est un peu pareil, pauvres gourdes... Durant toutes ces années passées dans leurs chambres de fillette décorées de poneys, des années à mordre leurs draps fleuris, c'est à cheval sur une main (celle des caresses) qu'elles imaginaient le visage idéal de l'homme idéal, celui qui, une fois grandes, les ferait jouir de la chambre à la cuisine. Elles en tachaient leurs draps, ces saints suaires pour deux converties à l'espoir! L'humidité de leurs cuisses dessinait un visage sur le tissu, une auréole en forme de prince charmant. On leur a montré

ensuite la sortie de l'adolescence à coups de pied au ventre et, malgré ces longues nuits où elles n'auront vu venir que le sommeil après l'orgasme, elles courent aujourd'hui encore après leur étoile, droguées aux fadaises et à la bêtise moyenne... Les hommes sont de lointains pays d'Orient, elles ne seraient pas capables d'en situer un seul sur une carte. Elles rougissent et ricanent au premier balourd qui passe, au moindre godelureau qui fait mine de les remarquer. Mais ce soir, si Chatte rougit et ricane comme à l'ordinaire, Lydie sent quelque chose de frais dans l'épaisse chaleur de la boîte, un filet d'air nouveau qui lui tourne autour de la peau...

Et ce grand type tout en blanc qui vient de garer sa voiture saoulée au tuning? Lisse comme un esquimau à la vanille, aussi vibrant que sa machine. Il se recoiffe une dernière fois sur le parking et vérifie, mécanique et rituel, la position des lunettes noires qu'il retirera dans quelques secondes. Rien

d'anormal ni de futile ici et ce soir. Seuls comptent le geste et le détail. Pourquoi jouer sur la profondeur alors qu'il suffira dans ce cube de bruit de se regarder pour se comprendre? Boum boum boum, le tam-tam, etc. La main caresse le menton – rasage parfait –, ce samedi est le plus important de sa vie, comme tous les samedis. Son petit univers ne supporte aucun grain de sable, et l'huile dont il s'est enduit le torse tout à l'heure dans la salle de bains ne servira pas seulement de baume à femelles : elle fera glisser les heures, danse après danse, verre après verre. Et ainsi de suite, joli toboggan... Il retire ses lunettes noires, passe sous le néon.

La mélodie est irrésistible, on entendrait presque se tendre les muscles des danseurs en manque, autant de lévriers dans leur box de départ. Et quand la chanson préférée de Lydie sort des murs, elle se lance sur la piste pour s'y désarticuler. Chatte n'existe plus, ni son jeu idiot, ni les couples qui arrivent encore. Lydie a bu le verre de trop, celui qui permet de monter sur la nappe blanche en fin de repas et de dévoiler sans pudeur ses jambes sous le nez des convives, celui qui fait disparaître le passé tout entier, ce gros sucre noyé dans l'alcool. Mais Lydie n'a bu que du sirop. Elle, c'est l'instant qui la grise, la première danse de la nuit en solitaire. Elle invente des mouvements sur la voix de la chanteuse, se glisse

dans la chaleur. Au fond, près de la sono, un grand miroir couvre le mur, le petit côté bordel des boîtes de nuit, le petit côté traînée de ces filles qui aiment se voir bouger en cadence de tout leur corps... Lydie se place face à son reflet, l'endroit parfait où chaque samedi la lumière d'un spot la rend autrement plus belle, plus scintillante dans sa peau de serpent. Un miroir où elle aime se découvrir dans cette pause de gamine qui mime une vedette devant l'armoire à glace. Les danseurs remuent dans l'ombre et personne n'attend ce soir de grands garçons tout blancs.

Il y avait un bruit.

Pas un problème de moteur, non : un truc qui se serait coincé sous le châssis en roulant. Il tourne autour de la voiture, teste des positions ridicules pour regarder en dessous sans salir son costume, c'est difficile. Une dernière contorsion et il renonce. Il y aura un bruit mais aucune trace de terre ou de cambouis qui gâcherait ce blanc.

La malédiction de Lydie ne touche pas Chatte, on le sait. Si Chatte a besoin d'une ou deux danses de plus pour quitter les banquettes rouges, elle se trémoussera bientôt avec assez de plaisir dans les flancs, et même d'excitation, pour que les garçons seuls ou en petits paquets la regardent de travers.

Les mêmes chevaliers servants qui osent en ce moment aborder de face, avec quelque chose de désuet dans la galanterie, une belle jeune fille assise seule là-bas, avant de repartir l'armure cabossée et le Graal sous le bras mais ivres de respect pour la princesse vierge, ces mêmes chevaliers, oui, lèvent genou de terre quand ils voient Chatte et ne se gênent pas pour estimer leurs chances avec elle comme un boucher jauge le poids d'un steak bien juteux. Chatte, c'est de la viande, une bonne ration de protéines pour queutards en déroute.

Des hommes, elle ne connaît que leur légende, ce qu'ils lui racontent : des promesses d'exploits, des dimensions toutes catégories, du soleil dans les sous-vêtements... Bref, du catalogue de voyages. Toute jeune, Chatte a compris. Que fricoter avec un vieux, « un homme qui pourrait être ton père », comme dit sa mère entre deux vaisselles, un de ces types au Mennen qui lui griffera la cuisse avec son alliance, que fricoter une fois, une seule et unique fois avec ce genre

de « fiancé » est une horreur, une bavure de sperme sur une robe de communiant. Mais qu'au bout du dixième, du trentième porc de ce genre, le goût âcre de l'adieu aux rêves disparaît. La tache ne se voit plus.

Chatte a compris cette machinerie des corps bien davantage que l'autre princesse là-bas, la belle chose qui n'a droit à aucun faux pas.

Celle-là, sa maman lui a dit entre deux Temesta : « Ma fille, déniche le beau parti ! Fais mon bonheur, la fierté de ton père et la jalousie de tes amies, voilà le secret... Sois heureuse : tout le monde te regarde ! » Autrement plus dangereux, ce chemin... Semé de loups sympas, de vacances en famille... Horreurs... Alors Chatte collectionne les mecs, les enfile sur des colliers comme de fausses perles en attendant l'huître miraculeuse.

Et si elle ne tombe jamais sur le fameux mollusque, elle aura quand même gagné un collier.

Et Lydie, ni princesse ni Chatte, danse déjà loin.

Dehors. Le palmier bleu rouge bleu ne voit plus passer grand monde. On entre dans les heures noires (on est déjà demain), cette grosse flaque de nuit où même Chatte se perdrait, et les danseurs tournent plus vite que leur ombre, l'air se remplit de si grosses ondes qu'on en perd l'équilibre. Le night-club, son pouls, s'emballent pour que la jeunesse du coin virevolte sur une boîte à musique remontée par un chérubin qui aurait mis de la cocaïne dans son biberon. Car ici on saoule les samedis soir à tous les alcools possibles, tête baissée sur le premier mirage qui passe à l'horizon. Les occasions de s'enfuir ne courent pas les rues dans nos provinces.

Le jeune homme clair pénètre dans la boîte de nuit et les quadragénaires bien tassés reçoivent son poing dans l'estomac. C'est leur belle jeunesse en paquet-cadeau qu'ils voient arriver sur le terrain de chasse ! Ils ont raison de lui en vouloir : son ventre lisse, ses cheveux noirs et cette ligne de vie surtout, cette veine bleue bien visible qu'il trimbale innocemment et que les filles aimeraient sniffer à mort parce que les vieux beaux sont plus vieux que beaux, et qu'à part deux, trois tordues qui cherchent l'image du père dans la braguette de leur prof, elles préféreront toujours s'allonger près d'un homme en blanc, des années durant, caresser son ventre lisse, ses cheveux noirs, sa ligne de vie. Les quadragénaires tournent leur bedaine contre le bar, camouflent comme ils peuvent la peau hamac de leur cou de poulet. Ils flottent dans leur tristesse soudaine, invitent un glaçon à valser dans le whisky.

Des costumes blancs comme ça, personne sous cette latitude n'oserait en porter, une panoplie mi-mercenaire costaricain mi-vedette disco. Lydie remarque bien une vague forme onduler dans la foule mais elle se remet à danser, à bouger des épaules, un peu des hanches, à doucement mariner dans sa sueur, étouffée par le déodorant. Toupie droguée au vertige, accro au tournis... Sous la lumière noire, le grand type en blanc est un bâton phosphorescent, plus vibrant encore que le néon à l'entrée. La forme blanche, loin de se préciser, lui rappelle le petit fantôme d'un dessin animé qu'elle aimait enfant, Casper, ou encore Arthur... Un couple se frotte, le videur allume enfin une cigarette, deux garçons ricanent. Chatte se lève pour rejoindre la piste et balancer à contretemps son pantalon noir luisant. Les deux garçons imaginent une otarie. Les deux garçons imaginent qu'ils baisent une otarie. Ils savourent leur chance : ce n'est pas tous les soirs qu'on se retrouve au lit avec une artiste de cirque...

Tout ce monde s'échine, les yeux fermés,
à arracher quelques heures au temps.
Dehors, il fait vilain.